SALVATORE GRANDONE

La conscience du désert dans la littérature québécoise

Dans cet article on veut essayer de suivre l'enjeu de l'esthétique de la négation dans la littérature québécoise. Pour aller dans cette direction il faut relever le défis de la différence, interroger le dédoublement vertigineux d'un écart qui se multiplie sans cesse. En effet, la négation est la différence qui habite toute identité – depuis le Parménide de Platon la pensée occidentale n'a jamais cessé de réfléchir sur cette question –, dont la conscience n'est qu'une de ses manifestations. La littérature, quant à elle, se déploie comme un enchaînement de signes, de fictions qui nous plongent dans le "comme si", dans un lieu infigurable hanté par l'absence. Il est, en outre, nécessaire d'envisager le sous-ensemble, littérature québécoise, comme un espace fictionnel ayant une teneur imaginaire propre, dont la spécificité ne peut se caractériser, en première instance, que par la mise en relief de ce qui lui manque – on va approfondir bientôt cette question en commençant notre lecture du texte de M. Biron. Enfin la réflexion critique implique la neutralisation de l'objet enquêté, une distance qui se résout dans une attitude représentative fondée encore une fois sur la négation. C'est pourquoi on ne doit pas étonner si l'*aistesis* de la négation dans la littérature québécoise peut être définie, c'est le titre de l'essai de M. Biron, comme une *conscience du désert*.

En effet, cette expression, apparemment oximorique, en tant qu'on attribue ce qui relève de la *res cogitans* (la conscience) à la *res exstensa*, nomme le paradoxe d'un vécu intersubjectif, qui essaie d'habiter sa propre différence. On pourrait, certes, restreindre cette intersubjectivité à celle des lettrés, mais, en considérant, l'influence qu'a la littérature dans la constitution d'un imaginaire collectif[1], il est, peut-être, plus correct de laisser indéterminée l'extension de l'adjectif « intersubjectif ».

L'essai de M. Biron constituera le point de départ pour une réflexion sur la spécificité d'un espace littéraire, où la négation assume une complexité phénoménique et sémantique riche d'enjeux. Ce texte se présente alors comme une sorte de caisse de résonance pour au moins deux autres essais qui vont, par des parcours différents, dans la même direction : *Intérieurs du nouveau* monde de P. Nepveu et *Outland* de P. Ouellette.

Ce choix, loin d'être exhaustif, est uniquement finalisé à l'argumentation de la thèse qui sera explicitée à la fin de cette réflexion.

Commençons donc par l'analyse des élément constitutifs de la *conscience du désert*.

D'après M. Biron : la mouvement négatif à l'œuvre dans la littérature québécoise ne relève pas de la « révolte », mais d'« une capacité de se retirer en soi-même de définir cette conscience du désert qui définit sa relation au monde »[2]. En d'autres termes, la littérature québécoise est déjà une déclinaison de la modernité, au sens que le moderne est une donnée acquise et non pas une conquête. En effet, la modernité se fonde sur l'idée de rupture. M. Biron remarque, reprenant la définition de O. Paz, :

---

[1] Voir M. LEMIRE, *Le mythe de l'Amérique dans l'imaginaire « canadien »,* Cap-Saint-Ignace (Québec), Nota Bene, 2003, p. 7-34.

[2] M. BIRON, *La conscience du désert*, Montréal, Boréal, 2010, p. 21.

> La littérature depuis le romantisme se présente comme une tradition de la rupture. L'écrivain moderne jette l'un contre l'autre l'ancien et le nouveau et soustrait son œuvre aux exigences strictement morales ou religieuses au nom de l'autonomie de l'art. Son élément premier est la négation ou, plus justement, la négativité. Par définition le poète moderne s'oppose : à la tradition (classique), à la société (bourgeoise), à la modernité elle-même (c'est-à-dire aux autres poètes soi-disant modernes qui l'ont précédé). [3]

Or, cette rupture, cette manière d'habiter la négation ne se manifeste pas souvent dans la littérature québécoise. Cela a plusieurs explications : d'une part pour l'homme de lettres québécois « le langage de la rupture a quelque chose d'insensé » en tant que « il affaiblit la communauté, il divise au lieu de rassembler »[4] , d'autre part, une tradition à contester ne se constitue ici que lentement. La littérature québécoise ne se développe pas à l'intérieur d'un horizon de réception, d'attente, dirait Jauss – auteur de l'important livre *Pour une herméneutique littéraire* où il met en évidence le rôle jouée par le lecteur dans l'histoire de la littérature –, bien défini. Elle n'a pas de lecteurs, ou, pour être plus précis, n'a pas de lecteurs identifiables. « Saint-Denys Garneau [par exemple] n'écrit pas contre la bourgeoisie ou contre les institutions. Il écrit « contre l'absence », moins pour la conjurer naïvement que pour s'y adosser, suivant l'autre sens de la préposition (…) »[5].

Absence de public, absence de tradition, absence d'institutions à contester, c'est dans ce désert, rassemblant, paradoxalement, à notre contemporanéité littéraire et historique, que croît la littérature québécoise. M. Biron le souligne par un détour très intéressant sur quelques écrivains de notre siècle. Après un survol sur l'œuvre de Houellebecq, il parvient à cette conclusion :

> L'exemple de Houellebecq suggère qu'un personnage non conflictuel, dépourvu de volonté, ne peut jamais que tendre vers son effacement et devenir, malgré lui, une sorte d'abstraction souffrante. Même si tous les personnages romanesques ne sont sans doute pas aussi enclins que ceux de Houellebecq, la force de cet effacement n'en demeure pas moins une des caractéristiques du romain contemporain.[6]

Et on pourrait ajouter que la condition du héros houllebecquien est la condition de l'homme contemporain dont

> le malheur n'est pas de se heurter à des obstacles extérieurs, à un insurmontable interdit qui l'empêcherait de s'épanouir. Au contraire, la société l'oblige à s'épanouir, à s'assumer lui-même, à se connaître pleinement. Cette injonction a pour corollaire non pas la révolte contre autrui, mais plutôt la révolte contre soi-même.[7]

Inutile de rappeler que cette condition de l'homme contemporain a été déjà dévoilée tout au long du XXe siècle par des écrivains tels que Sartre, Camus, Moravia, Pirandello, Paul Celan, juste pour citer quelques noms.

---

[3] Ivi, p. 15.
[4] *Ibidem*.
[5] Ivi, p. 19.
[6] Ivi, p. 107.
[7] *Ibidem*, p. 92.

Or, si le raisonnement de M. Biron est exact, il semble, alors, – c'est ici le paradoxe sur lequel il faut enquêter – que la littérature québécoise s'est retrouvée, au moins au départ et à cause d'une série de facteurs historiques et sociologiques, dans une condition qui la rapproche beaucoup de celle des littératures contemporaines et que, second paradoxe, elle se serait éloignée de cet état, lorsque l'on a accentué de plus en plus, au cours du XXe siècle, son caractère nationale. Il y a au moins deux textes qui confirment cette interprétation du raisonnement de M. Biron. Après une courte digression sur la littérature belge et sur sa vocation « internationale », le pôle national n'ayant pas un attrait particulier pour ces écrivains, l'auteur affirme :

> Je me demande si le Québec n'aurait pas avantage non pas à se déclarer tout à coup libéré du pacte exclusif de la nation (ce qui n'aurait guère de sens), mais s'inspirer plus modestement du modèle belge, c'est-à-dire à miser moins la littérature québécoise en tant que projet collectif et davantage sur les écrivains singuliers, dégagés de leur fonction représentative, exposés pleinement au *grand contexte*.[8]

En allant dans la même direction M. Biron conclut ainsi son livre :

> Il n'y a pas de pire service à rendre à une littérature que de la protéger d'un discours véritablement critique. Les meilleurs textes sur la littérature canadienne-française étaient au XIXe siècle ceux de ses détracteurs, les Arthur Buies et Octave Crématie, puis la même chose s'est produite au XXe siècle avec Jules Fournier et Victor Barbeau.[9]

A côté du discours officiel « nationaliste » sur la littérature québécoise, s'en développé un autre qui a mis au jour son espace négatif, comme lieu fondamental de son identité. M. Biron a analysé les éléments qui le caractérisent et il a privilégié une approche surtout historique.

Toutefois, à y regarder de plus près, la relation négative au monde qu'entretient la littérature québécoise relève d'une expérience de l'espace dont ce type de lecture n'est pas en mesure de montrer toute sa richesse. Pour saisir en profondeur le sens de la *conscience du désert*, il faut peut-être envisager comme P. Nepveu le rapport au monde de la littérature québécoise dans le contexte plus étendu du lien entre conscience occidentale et nouveau monde. Bien sûr, cette opération ne va pas de soi et elle se présente aussi danger, car on va lier particulier-universel et la crainte est que le "particulier" en question (la littérature québécoise) ne soit pas en mesure de maintenir son autonomie, d'éviter d'être absorbé par un espace encore plus indifférencié de celui qui l'a engendré. En outre une démarche psychologique très ambiguë fait sa rentrée, car on va « spatialiser » des concepts qui ont, notamment, une signification « interne », relevant, d'après notre sens commun, de la subjectivité. Or, en dépit de ces doutes, P. Nepveu démontre non seulement que ce chemin est praticable, mais qu'il s'agit aussi de la bonne direction. De même que M. Biron, il donne un titre oxymorique à son livre *Intérieurs du nouveau monde* et encore une fois une intériorité est attribuée à l'extériorité. Cependant, l'expression semble ici plus radicale que la bironienne *conscience du désert*, car c'est directement le nouveau monde qui va être interprété comme une extériorité subjective.

[8] Ivi, p. 197.
[9] Ivi, p. 208.

De plus, l'auteur semble affirmer que cet espace n'est telle que par sa subjectivisation et que la conscience n'est subjective que par son extériorisation. Cette thèse n'est pas fondée par P. Nepveu sur un raisonnement dialectique, ni explicitement sur des théories de matrice phénoménologique ou psychologique – bien qu'il ne manque pas des considérations qui montrent une profonde connaissance du potentiel arrière plan philosophique –. Elle s'appuie plutôt directement sur les textes littéraires. De cette façon la subjectivité de l'espace ne devient pas une sorte de méta-catégorie applicable à la littérature, mais le résultat d'un parcours dans lequel les écrivains restent toujours à centre de l'intérêt .

> Le Nouveau Monde – affirme P. Nepveu – a représenté à l'origine, surtout sous nos latitudes, une expérience de profonde privation. Le moment des découvertes est souvent trompeur : le paysage s'y donne comme un champ infini de possibilité, on le traverse comme l'a fait Jacques Cartier, dans une sorte d'enchantement et d'avidité sans cesse comblée. Mais bien vite, dès qu'il faut s'arrêter, c'est tout ce qui manque qui apparaît soudain sous un jour impitoyable.[10]

A partir de constat, apparemment banal, P. Nepveu va tracer les péripéties d'une conscience qui se défait dans l'espace et que par cette dispersion rend l'étendue de plus en plus perméable à un vécu de vide et d'absence. Ce processus est déjà à l'œuvre dans le récit autobiographique de Marie de l'Incarnation pour laquelle l'Amérique « n'est pas un projet », mais « un sacrifice. (…) La mystique ne traverse pas l'océan dans l'espoir d'une libération que lui offrirait un espace nouveau et sans limites. (…) Non, ce vers quoi elle se dirige, c'est vers la porte la plus étroite, vers une privation plus grande encore de tout espace et de toute réalité substantielle »[11]. Ainsi P. Nepveu commence une contre-histoire, par la littérature, du nouveau monde, où on glisse sur la narration « des faits et des gestes » pour mettre en premier plan la description d'un rapport subjectif qui déploie une manière originale et peut-être originaire d'habiter le néant.

Face à l'expérience de privation que l'Amérique consigne, l'auteur repère différentes attitudes parmi lesquelles deux sont les plus significatives. La première, incarnée de manière exemplaire par W. Withman, vit l'égarement de la subjectivité dans le nouveau monde comme la possibilité d'une union mystique avec le tout. Cette attitude aboutit à une sorte de pan-psychisme que l'on retrouve déjà dans le romantisme (par exemple chez Novalis ou Holderlin).

La seconde attitude, que l'on retrouve chez E. Dikinson, habite le néant comme l'espace du possible. L'expérience de privation et de manque ne constitue plus ici la première étape vers l'identification à la nature entendue comme être absolu. Il s'agit plutôt de se placer entre l'être et le non-être, de répondre à l'appel de l'espace en montrant l'impossibilité d'atteindre l'absolu. La conscience du désert devient alors le lieu du possible, un espace de rebondissements perpétuels où un ancrage ontologique sûr et certain ne se donne jamais.

D'après P. Nepveu cette seconde attitude prévaut dans la littérature canadienne :

> L'intériorité canadienne s'oppose à l'extériorité américaine (états-unienne), la timidité et le conformisme à la liberté, la mentalité de la victime et de colonisé à l'esprit d'affirmation et de conquête.[12]

[10] P. NEPVEU, *Intérieurs du Nouveau Monde*, Montréal, Boréal, 1998, p. 31.
[11] Ivi, p. 36.
[12] Ivi, p. 256.

Ainsi la réponse canadienne à l'expérience du manque et de la privation

> consiste à retourner les défauts d'un imaginaire non pas en qualité, mais du moins en ressources créatrices, à faire du peu, du petit, du presque rien un espace d'écriture.[13]

Cela est d'autant plus visible dans la littérature québécoise qui ne répond, d'ailleurs, que partiellement à l'appel des grands espaces. En effet pour préserver l'espace québécois de l'hémorragie migratoire vers le Haut Canada, beaucoup d'écrivains québécois du XIXe siècle représentaient « le voyageur, remarque M. Lemire, comme un déviant, un marginal d'autant plus à craindre qu'il jouissait de l'admiration populaire »[14]. Au XXe siècle ce thème trouve une place, mais désormais les temps ont changé, le Canada est devenu un espace de plus en plus urbanisé et par conséquent « quelle que soit la valeur des dernières publications, elle ne parviendront pas à changer le fait que le thème n'a pas été exploité quand il était encore d'actualité »[15]. Toutefois, la spécificité de cette projection de la conscience dans l'espace – une projection sous l'égide du peu, du presque rien – rapproche l'esthétique de la négation dans littérature québécoise de la signification originaire du lieu, comme matrice, *khôra*.

P. Ouellette en donne une définition très importante :

> La *khôra* n'est ni le topos ni l'*oikos*, qui renvoient au lieu comme espace fixe et délimité, avec ses frontières et ses contours propres, sa clôture dans le temps et l'étendue ; elle dénote plutôt la possibilité d'un changement ou d'un déplacement constant, en tant que puissance propre à la spatialité, toujours apte à donner naissance à « autre chose » (…) à donner forme et vie à un « ailleurs », dans un processus d'altération perpétuelle du lieu actuel ou de l'espace en acte, dont l'identité se retrouve alors fragilisée. L'espace en puissance que la *khôra* représente est en effet ce vide ou ce creux dans lequel toute chose peut advenir (…)[16]

On pourrait alors envisager l'hypothèse que la littérature québécoise développe un imaginaire du manque et de l'absence où l'expérience du néant comme khora est vécue de façon plus originaire que dans d'autres mouvements littéraires qui maintiennent l'isomorphisme monde-langage et, par là, la confiance dans la possibilité de dire l'être par la parole. Ce vécu engendre, en outre, un imaginaire original du manque et de la privation – voir *Les mots à l'écoute. Poésie et silence chez Fernard Ouellette, Gaston Miron et Paul-Marie Lapointe* –, dans lequel ce qui est vraiment important n'est pas le thème choisi, mais la structure phénoménique qui assume, par les images esthétiques, la négation. Par exemple, elle peut avoir, comme chez F. Ouellette, la « forme d'une dualité (…) : d'une part, la fulgurance et l'errance, c'est-à-dire la choc violent, l'excès de toute forme, de toute totalité achevée ; d'autre part, le dessin apollinien d'un ordre, d'une lumière rassemblant les choses »[17] ou, comme chez G. Miron, se déployer comme une « pratique textuelle qui cherche à déjouer les discontinuités (…) dans une mise en scène du sujet,

[13] *Ibidem*.
[14] M. LEMIRE, *Le mythe de l'Amérique dans l'imaginaire « canadien »*, cit., p. 96.
[15] Ivi, p. 110.
[16] P. OUELLETTE, *Outland. Poétique et politique de l'extériorité*, Montréal, Liber, 2007, pp. 115-116.
[17] P. NEPVEU, *Les mots à l'écoute. Poésie et silence chez Fernard Ouellette, Gaston Miron et Paul-Marie Lapointe* (1979), Montréal, Nota bene, 2002, p. 54

lui-même traversé par des blancs, « harcelé de néant », se disant dans la couleur et la déraison, et affirmant au but du compte l'avenir comme espace du rassemblement et de la plénitude »[18].

Les images choisies sont donc moins importantes que la manière dont elles s'enchaînent. Leur agencement va manifester un mode de la différence, un parcours originale et originaire dans la négation comme mode fondamental de notre-être-au-monde ou, au moins, de notre-être-au-monde contemporain. Par conséquent l'impératif moral de M. Biron, qui nous appelle à une approche rigoureuse de la littérature québécoise, va retenu aussi bien en vue du développement de la critique littéraire que pour monter comment la littérature québécoise est profondément actuelle dans une époque où le langage est surchargé d'un excès de signification qui le rend insignifiant. Notre contemporanéité se caractérise, dit le poète italien Ungaretti, par « une accumulation de tout sur le même plan, et tout ce présent accumulé constitue un espace noir où on ne peut même pas distinguer les contours de notre propre temps, parce que le temps a une vitesse qui n'a pas une mesure humaine »[19]. Cette « accumulation de tout sur le même plan » produit un effet d'indifférenciation.

Se mettre à l'écoute de la différence, de la négation comme espace de privation et de manque est alors aussi l'impératif éthique de l'homme contemporain qui veut sortir de la dimension de l'indifférencié, d'un milieu socio-historique où le vertige de l'identique semble prendre le relais dès que le langage tourne à la tautologie par son excès de signification. En ce sens là, réfléchir sur la négation dans la littérature québécoise et sur la structure de ce vécu esthétique est une tâche, qui constitue déjà une preuve évidente de l'universalité de cette littérature, de sa possibilité de s'insérer de plein droit dans notre temps. Son histoire l'a déjà orientée vers le contemporain et cette familiarité constitue un élément qui peut la préserver de toute assimilation, même si, il faut le rappeler avec P. Ouellette, « on ne possède pas la langue, on ne possède parole : on ne fait que les emprunter, sachant d'emblée qu'on devra les rendre un jour »[20].

[18] Ivi, p. 156.
[19] G. UNGARETTI, *Delle parole estranee e del sogno di un universo di Michaux e forse anche moi, dansVita d'un uomo tutte le poesie*, Milano, Mondadori, 1969, p. 843.
[20] P. OUELLETTE, *Outaland,* cit., p. 158.